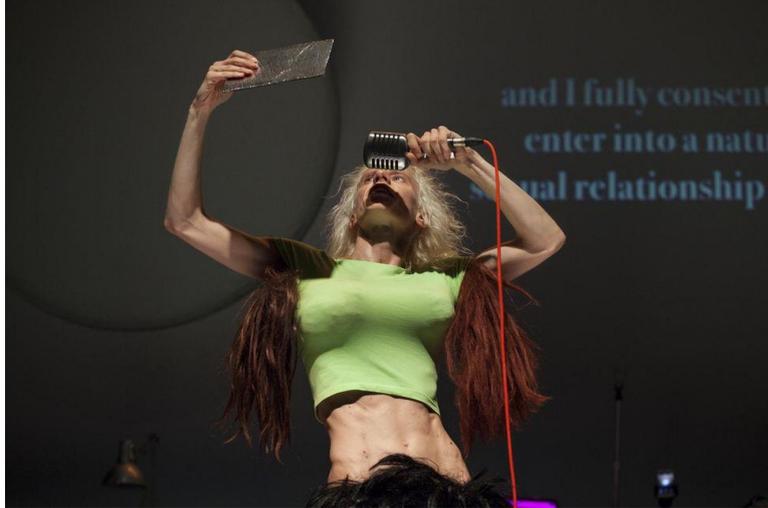


Genre

«MDLSX», pièce d'identités

Par [Anne Diatkine](#) — 1 décembre 2016 à 18:06

Au festival *Mesure pour mesure*, à Montreuil, Silvia Calderoni narre dans un solo poétique son impossibilité à se définir homme ou femme.



La poésie du récit de Silvia Calderoni révèle une douleur perplexe. Photo Diane Ilaria Scarpa

Un triangle argenté posé sur la scène noire, une masse de cheveux blonds en pagaille, une silhouette fine, un visage lumineux. Que voit-on ? C'est le regard qui crée l'identité sociale, selon ce qu'il projette. Et davantage encore, le langage. Alors, t'es qui ? Fille ou garçon ? La réponse est au cœur de ce spectacle sur la terreur d'être impérativement homme ou femme, et d'autant plus quand la vérité physiologique fait mentir les catégories.

Epine

On voit une femme dont on ne devine pas l'âge. D'autres spectateurs regardent peut-être plutôt un garçon imberbe. L'intensité de l'actrice frappe, son émotion retenue, sa voix, la poésie de son récit pour dire une douleur perplexe, cette épine de grandir inadéquate. Ce qui rend la performance de Silvia Calderoni magnifique est que son récit n'est jamais théorique. C'est par le lien sur scène qu'elle construit avec le spectateur, le filet qu'elle lui lance, qu'elle le happe et que progressivement la distance s'annule. Comment se sent la narratrice ? A peu près comme chacun peut s'éprouver parfois. Y compris un personnage de Buñuel, le gentilhomme dans *Cet obscur objet du désir* qui durant tout le film porte un sac, «*fardeau mystérieux et inexplicable*». La référence est belle car il montre que les modèles identificatoires surgissent inopinément et que la délivrance ou compréhension peut venir de n'importe où.

Il s'agit donc d'un solo intitulé *MDLSX*, qu'on ne lit pas immédiatement «middle sex», constitué de 23 bandes musicales sur lesquelles s'accrochent les bribes d'une vie, mais aussi, entre autres, des dialogues de Paul B. Preciado (chroniqueur à *Libération*). Cette vie qui débute comme celle de tout le monde, par la naissance. «*A ce moment-là, il a été établi que j'étais F. Sans me prendre du tout en compte.*» Car très vite, son corps conteste la case F, lui demande des preuves. Enfant, elle est «*apollinienne*». Mais à 13 ans, quelque chose se bloque. «*Pas de seins, pas de règles*», et lorsque la comédienne énonce la phrase torse nu, elle se transforme effectivement en adolescent(e). Souvenir de la jeune fille qui obtient de sa mère l'achat d'un soutien-gorge «*à usage théorique*», comme si le corps allait céder face à tant de bonnes volontés. Sur le mur, une vidéo dans un format ovale, miroir grossissant, où parfois des fleurs éclosent en accéléré. Danger de l'image projetée qui hypnotise, et lorsqu'il est narré que le frère prend du LSD, le spectateur se sent participant.

Hypospadias

Alors, t'es qui ? Fille ou garçon ? Ou bête de foire pour la recherche ? Tout s'éclaire le jour où la narratrice entrevoit son dossier médical oublié négligemment. Son regard vole le titre : XY (homme) grandi comme une femme (atteint d'hypospadias). Tout s'éclaire pour s'obscurcir aussitôt. Hypospadias : «monstre», selon un vieux dictionnaire. «*Mes grands-parents avaient abandonné leur maison à cause d'une guerre. Maintenant, presque cinquante ans après, j'étais en train de m'abandonner moi-même. Je fuyais sans beaucoup d'argent dans les poches et un nouveau sexe comme déguisement.*» A moins que tu ne deviennes actrice : quelqu'un capable d'être les autres et soi en même temps.

[Anne Diatkine, Libération, 1^{er} décembre 2016](#)

Silvia Calderoni questionne son identité hors du commun dans « MDLSX »

[Balagan, le blog de Jean-Pierre Thibaudat](#)



Silvia Calderoni dans "MDLSX" © Ilariascarpa

Silvia Calderoni sidère, séduit, secoue, trouble au plus profond, une fois encore. Que l'on soit homme, femme, gay, lesbienne, trans, bi ou quoi que le l'on soit, elle nous perce, nous transperce. Seule en scène, – à la fois machiniste, DJ, éclairagiste et accessoiriste –, elle parle de son corps comme d'un compagnon étrange, mystérieux, instable, insaisissable. Un « monstre », lira-t-elle un jour dans un dictionnaire en y cherchant la définition d'eunuque et d'hermaphrodite. Un corps tout en violence d'affirmations non contradictoires mais complémentaires, une femme dont le double est un homme. L'histoire non achevée d'un être né femme, devenu homme à l'adolescence, et aujourd'hui actrice c'est-à-dire aussi acteur, indomptable bête de scène.

« T'es quoi exactement ? »

C'est ce que raconte *MDLSX*. Un spectacle qui fait du bien là où ça fait mal, une performance. Méli-mélo de mots personnels ou référentiels, de vidéos familiales, de toiles, d'écrans et de chiffons. Le va-et-vient explosé et dansé d'un corps multiple. Une salve de souffles en 23 « tracks » ou séquences brèves, chacune portée et soutenue (comme un pieu soutient un arbre menacé par le vent) par une correspondance musicale : Buddy Holly, The Smiths, The Cramps (« Human fly »), Rodriguez (« This is not a song »), Stromae (« Formidable »), Talkings heads (« Road to nowhere »), etc. « Est-ce que je peux te poser une question ? T'es quoi exactement ? », lui demande un être de passage. La réponse ne tient pas dans un mot, un sexe, un genre. *MDLSX* est sa réponse. Sans fard, sans plainte. Une réponse rageuse, comme toujours dès que Silvia Calderoni entre sur une scène, un des rares endroits où elle doit se sentir bien (j'imagine), le lieu de toutes les identités possibles et de tous les travestissements.

Vingt-cinq ans de Motus

La mise en scène de *MDLSX* est signée Enrico Casagrande et Daniela Nicolò. Ils ont fondé ensemble la compagnie Motus il y a vingt-cinq ans, Silvia Calderoni les a rejoints en 2006. C'est l'une des meilleures troupes italiennes, connue en Europe et dans le monde entier, mais trop peu vue en France (jamais invitée au Festival d'Automne, ce qui apparaît peu croyable) malgré la création de deux de ses spectacles, l'un au Théâtre national de Bretagne à Rennes, l'autre au Festival Théâtre en mai à Dijon. Dans ce dernier spectacle, *Iovadovia contest#3*, autour du personnage d'Antigone, le rôle était évidemment tenu par Silvia Calderoni. La compagnie a aussi présenté en France *Alexis. Une tragédie grecque*. Pour ses vingt-cinq ans d'existence (anniversaire marqué par une rétrospective de neuf spectacles à Bologne réunis sous le titre « Hello stranger »), Motus comptait mettre en scène *Splendid's* de Jean Genet avec une distribution entièrement féminine. Mais les droits n'ont pas été accordés à la compagnie en raison du changement de sexe des personnages. Alors Magdalena Barile et Luca Scarlini ont écrit *Raf-Fiche* qui reprend la situation de la pièce et constitue un hommage à Jean Genet, le rôle de Jean étant tenu par Silvia Calderoni. Le spectacle vient d'être créé en Italie.

MDLSX est programmé au festival de Théâtre musical « Mesure pour mesure » organisé par le musicien (batterie) et metteur en scène Mathieu Bauer, directeur du Nouveau Théâtre de Montreuil. Le spectacle se donne pour une série de neuf représentations, ce qui est juste, mais c'est hélas devenu une rareté et pas seulement pour les troupes étrangères. Au salut, Silvia Calderoni qui aura passé son temps à se deshabiller et à s'habiller, revient en jean, revêtue d'un T-shirt : « My girlfriend is a marxist ».

Médiapart, [jean-pierre thibaudat](#), 25 nov. 2016

LA PRESSE EN PARLE

brouillant volontiers les frontières entre les formats artistiques, ils s'intéressent aux questions de genres, à l'éternel conflit entre le masculin et le féminin. **Télérama Sortir**

Motus et Silvia Calderoni nous rappellent avec une force sidérante que placé dans son personnage, l'acteur n'est plus ni masculin, ni féminin. **Mouvement**

Cette compagnie iconoclaste a développé une réputation internationale pour sa capacité à brouiller les frontières théâtrales en matière de formes et contenus. **New York Times**

Tout au long de la performance, Calderoni se transforme sans cesse, sans jamais se reposer dans un choix de genre. [...] Une performance audacieuse, complexe et honnête. **Culturebot**

Les tentatives frénétiques de Calderoni pour attribuer un langage et une signification à des concepts capturent merveilleusement cette tension de l'existence, quelque part au « milieu ». **Theatre Is Easy**

La volonté de dépasser les limites imposées par les définitions se retrouve dans ce spectacle qui est à la fois du théâtre, de la performance et un DJ-set. Silvia Calderoni règne sur la scène comme si c'était - et peut-être est-ce le cas - son territoire naturel. **PaperStreet.it**

MDLSX, histoire universelle, est racontée en monologue bercé de doux désespoir, au son d'une musique divine et de lumière dream-pop. **Nucleo Artzine**

L'audience reste hypnotisée, touchée, surprise, moins pour l'incontestable beauté que l'on voit sur scène, que plus pour l'extrême et radical courage de la performeuse. **L'Espresso**

Un spectacle qui laisse une sensation d'espoir et d'ouverture d'esprit. **ATP Diary**

Silvia Calderoni irradie le plateau de sa présence, de son humour, de son urgence à être. **Un Fauteuil pour l'orchestre**



© DIANE_ Ilaria Scarpa

Please, please, please, let me get what i want / The Smiths.

Une performance coup de poing, intelligente et subtile, sans esbroufe et sans autre provocation que sa vérité, vérité subversive, magnifiquement transgressive et terriblement indispensable, nécessaire. Une création qui interroge le genre. Sujet ô combien brûlant aujourd'hui et qui fait débat jusqu'à tomber dans le rance et l'abject. Là nous avons une réponse cinglante et sensible, sans pathos, d'une force et d'une violence formidable et menée avec une énergie folle. MDLSX est un objet hybride, musical, performatif, un hymne à la liberté absolue et à la création de soi. L'un n'allant pas sans l'autre. Entre fiction et autobiographie, refusant le victimisme, Silvia Calderoni et la compagnie Motus (Enrico Casagrande et Daniela Nicolo) démontent et dénoncent les mécanismes sociaux, politiques et économiques qui imposent la catégorisation des sexes au détriment du genre. Le sexe n'est pas le genre n'en déplaise aux tenants de la morale normative. Fragments de biographie, dont ceux de Silvia Calderoni, et fragments littéraires (Pasolini, Virginia Woolf, Jeffrey Eugenides) font la trame d'un récit implacable, sans victimisme, d'une métamorphose, d'une liberté conquise. La frontière est volontairement brouillée entre la fiction et la réalité. Parce que ce qui s'énonce là, ce qui est dénoncé, dépasse très vite le cas particulier pour une portée plus générale. Défense et illustration magistrale en quelque sorte de la théorie du genre. Où il ressort que la première identité que l'on prend est celle de l'insulte qui nous est donnée. Chaque chapitre, chaque marche vers l'appréhension, la conquête de soi, sont menés tambour battant, accompagnés d'une *playlist* affolante. Chaque tracks est plus qu'une illustration sonore, c'est un discours, un écho qui rehausse d'un cran ce qui s'énonce sur le plateau. Comme ces chansons qui vous aident à vivre parce qu'elles sont pile-poil le reflet de nos sentiments quand les mots viennent à manquer et que tout se barre en sucette. Alors se déhancher dessus ça fait du bien aussi, il faut que le corps, ce monstre, cette chimère, exulte sa rage, empoigne sa vérité intime, sa conviction d'être ce qu'au fond de lui il n'ignore pas. Comment une petite fille devint ce qui était pour lui une évidence, un garçon. Silvia Calderoni irradie le plateau de sa présence, de son humour, de son urgence à être. Elle sidère par sa rage et sa force. Le corps en avant, fière androgyne, elle n'élude rien. Pas de faux semblant ni de compromis. C'est cash. Et puis il y a cette conclusion incroyable où découvrant ce fils qu'il ignorait le père pose cette question: « N'était-ce pas plus simple de commencer par-là ? ».

« Please, Please, Please, let me get what I want ! »

Denis Sanglard, 1er avril 2016